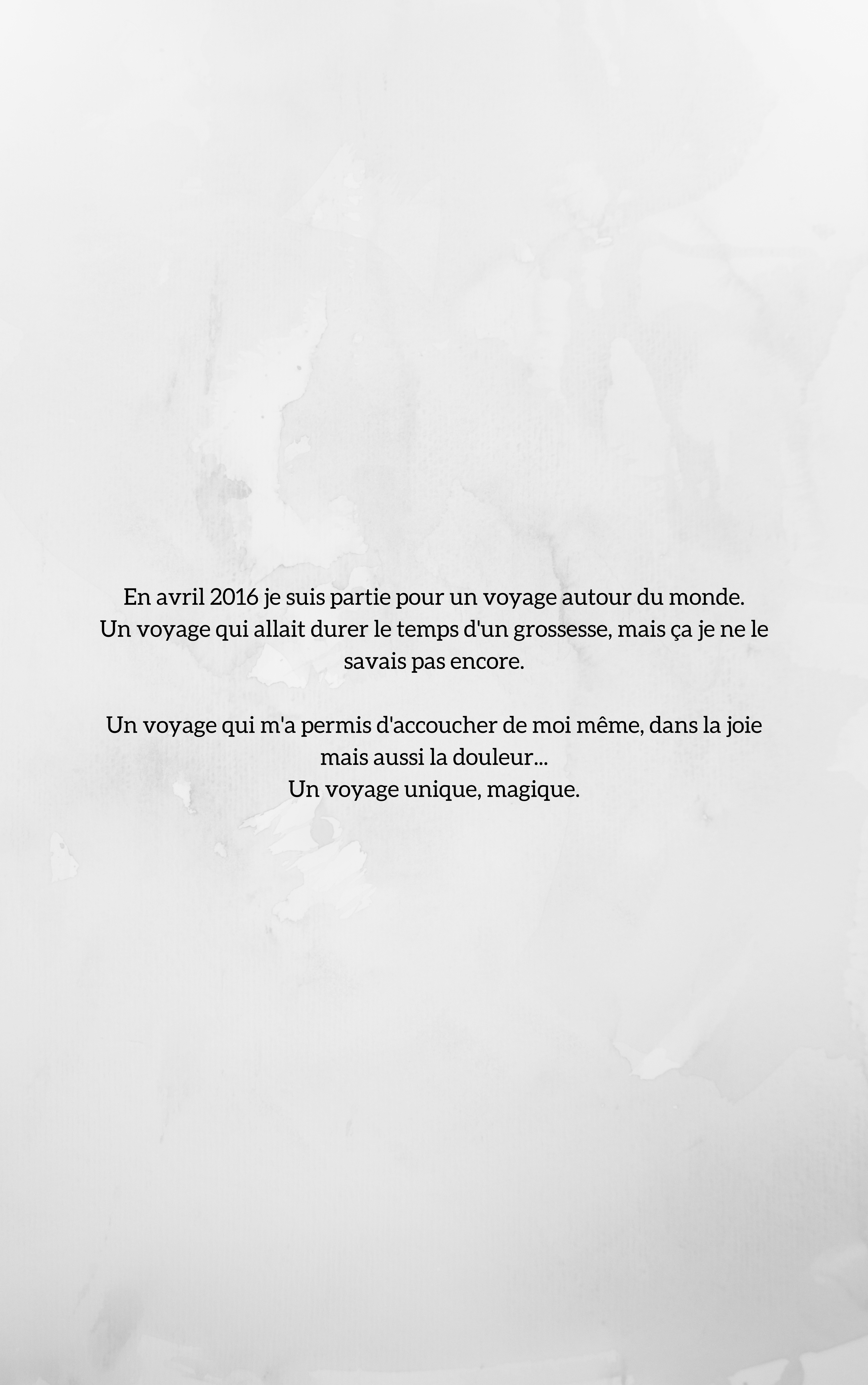




**COURTS RÉCITS D'UN
LONG VOYAGE**



En avril 2016 je suis partie pour un voyage autour du monde.
Un voyage qui allait durer le temps d'une grossesse, mais ça je ne le
savais pas encore.

Un voyage qui m'a permis d'accoucher de moi-même, dans la joie
mais aussi la douleur...

Un voyage unique, magique.



RUSSIE

I.

LE SHAMPOING

Le 1er mai 2016

Après 4 jours de train en Russie, traversée d'Ouest en Est, d'Europe vers l'Asie, le temps paraît s'être arrêté, et il m'est venue une idée : Gogol a écrit *Le manteau*, *Le nez*, *Le journal d'un fou*... Aujourd'hui je voudrais écrire « *Le shampoing* ».

...

Ce matin du 28 avril, j'étais confiante.

Nous avons suffisamment préparé ce voyage, ce long trajet de plusieurs jours à travers la Russie, vers les steppes sibériennes.

5184 km, 4 jours et 4 nuits de train, 5 heures de décalage horaire à ajouter au compteur à l'arrivée.

Nous avons pensé aux vivres pour nous permettre de tenir dans un train qui n'a qu'un samovar nous permettant de boire nos soupes et notre thé, aux lingettes pour remplacer la douche et bien sûr aux livres, MP3, et appareils photos.

J'étais confiante, toujours, quand après être arrivés à la gare, nous nous sommes aperçus que ce n'était pas de là que nous partions. Il ne s'agissait pas de la gare de Y. comme indiqué dans le guide, mais de K. Heureusement j'ai à mes côtés un homme qui sait anticiper mes erreurs, et quand il me demande « tu es sûre ? » et que je réponds « Oui, à 99% ! », il prévoit automatiquement une marge d'erreur, on ne sait jamais...

La gare de K. n'était qu'à 300 mètres, nous étions larges !

Le train avance, roule, s'élance, jamais à plus de 60 km/h et nous voyons défiler des paysages à perte de vue.

Le temps se dilate, la distance se creuse avec nos vies parisiennes, l'esprit se perd dans les kilomètres déjà parcourus.

Peu à peu nous nous familiarisons avec notre voisinage, nos couchages, notre nouveau rythme.

Nous revêtons, comme les russes, des habits plus confortables pour le voyage.

Nous mangeons nos premiers repas, utilisons la salle d'eau (lavabo + toilette de train).

Echangeons quelques signes avec la provodnista pour savoir de combien de minutes nous disposons sur le quai avant que le train s'en aille.

Nous avons une nouvelle copine avec qui nous parlons russe, des copains avec qui Hugo peut jouer aux cartes et gagner sans rien comprendre au jeu, des enfants, bruyants bien sûr, des mafieux, parfois...

Non, jusque là je ne m'inquiétais pas.

Tout se déroulait comme j'avais pu l'imaginer, tout était parfait.

L'idée commence à faire son chemin après plusieurs heures de train déjà.

Et si la technique de L. ne fonctionnait pas?

Je vois passer une femme avec une serviette sur la tête, un petit espoir chasse ces sombres pensées, il n'est pas temps d'y penser.

Nous voici à quelques kilomètres de la frontière entre l'Europe et l'Asie, nous sommes dans notre troisième journée de train, les gens défilent et nous, nous restons, fidèles à la Sibérie qui nous attend.

Le temps se refroidit, mais pas dans les wagons et c'est un détail qu'il est important de souligner.

On pourrait penser que dans un train qui traverse la Russie, plutôt rudimentaire en termes de confort, il aurait fait plus froid. Mais non, c'est à 25° que nous cheminons vers le froid sibérien qui, fin avril/début mai, tourne autour de 5°.

Les nuits sont chaudes, spécialement dans notre compartiment car allez savoir pourquoi, nous n'avons pas de fenêtres qui puissent s'ouvrir.

C'est au matin du troisième jour que je commence vraiment à m'inquiéter.

Plus de possibilités de faire comme si de rien n'était : mes cheveux sont gras et je n'ai aucune possibilité de les laver.

Je ne sais pas d'où sortait cette femme, mais il n'est pas possible de se laver les cheveux dans ce mini lavabo, à moins d'avoir des cheveux très très courts...

J'ai une solution de secours avant de tester définitivement la théorie de L. Je me vaporise de shampoing sec, ce qui fonctionnera une matinée, mais je suis vite rattrapée par le climat, propice aux cheveux gras.

Alors ça y est, je m'en remets entièrement à toi L.

Un jour, tu m'as dit : « nous n'avons pas besoin de shampoing. L'homme est si bien fait qu'au bout d'un certain temps, ses cheveux arrêtent de devenir gras, créent par eux même le moyen de retrouver santé et propreté. »

Oui, mais au bout de combien de temps ?! Et je m'aperçois que j'ai oublié de te poser cette question. Combien de temps vont mettre mes cheveux, tant habitués au shampoing, à automatiser le nettoyage ?!

Le train avance vers ma délivrance, lentement, et en même temps je prends plaisir à cette intemporalité.

Mes cheveux attendront, ou plutôt non, j'attendrai que mes cheveux aient résolu l'équation.

Je n'écrirai pas la suite, « Le déodorant », inspiré par la même L. G., je risquerai dans effrayer plus d'un.

II.

LA TIQUE

Le 9 mai 2016

La tique ne pique pas, elle mord.

La tique est sournoise, elle vous tombe dessus sans crier gare, et engouffre dès qu'elle peut sa tête sous votre peau sans plus vouloir en ressortir.

La tique se nourrit de votre sang et si vous ne l'abordez pas de la bonne manière, elle y recrachera son venin.

Nous venons de vivre une semaine avec une tique, dans le corps et dans l'esprit, nous soufflons enfin et pouvons donc vous compter cette drôle d'histoire.

Après 4 jours de train, la Sibérie nous ouvrait ses portes et avec elle l'appartement de Nina, dans la principale ville sibérienne au nom imprononçable d' « Irkhoutsik ».

Les trois jours passés chez Nina avec Anna furent inoubliables, nos talents de mîmes nous permettant de nous faire comprendre et partager de merveilleux moments.

Les russes sont formidables, vous le constaterez par la suite.

Nous voilà donc partis pour explorer la Sibérie, et avec elle le lac Baïkal, plus grande réserve d'eau douce du monde, et une de nos merveilles au compteur.

Mais revenons en à notre tique.

Notre tique est sibérienne et elle avait pris l'habitude de loger dans les forêts de Listvianka qui longent le lac Baïkal.

Avec l'arrivée du printemps dans cette région reculée du monde, c'est toute son espèce qui avait décidé de s'y retrouver ; pleine saison touristique !

Notre tique est curieuse du monde qui l'entoure, et par une belle après-midi de mai, voyant approcher un fessier près de son logis, elle décide, intrépide, de sauter sur l'occasion.

Elle ne savait pas quelle aventure l'attendait alors.

Et en effet, quelques heures après, notre tique lève la tête et s'aperçoit qu'elle a quitté ses forêts bien connues pour la grande ville.

Apeurée, elle décide de se cacher les yeux, de se remplir le ventre en croquant un bon coup dans ce qu'elle avait sous la dent et ainsi de retarder le moment où elle devrait relever la tête.

Intrépide oui, mais pas folle la tique !

L'histoire de notre tique prit fin brutalement.

Il est douloureux de la mentionner ici, mais nécessaire, et c'est pourquoi je serai brève : elle fut arrachée sans ménagement, et faillit même en perdre la tête.

Arrivée sur la tapis, encore un peu déboussolée, elle entreprit de trouver un endroit plus sûr pour se remettre de son aventure, mais n'en eut pas le temps, un énorme pied vint l'écraser.

Son corps fut déposé sans sépulture ni autres forme de procès dans la poubelle.

Tous l'oublièrent.

Tous, sauf deux intrépides « gaulois », qui souhaitent ici lui rendre un dernier hommage.

Figurez-vous qu'en Russie, la tique est célèbre. Pas la notre seulement, mais toute sa grande famille.

Ainsi, nous avons découvert (un peu tardivement) que tout un système avait été mis en place les concernant.

D'abord, il faut les éviter en cette période de l'année, car mesdames ont faim.

Ensuite, il ne faut pas les déloger si brusquement quand elles se nourrissent, il faut les aborder délicatement, avec ruse et astuce.

Enfin : il ne faut surtout pas les écraser...

Sachant tout ça, nous partions déjà pour l'île d'Olkhon perdue en plein milieu du lac Baikal, avec en tête tout ce que nous avait raconté ce cher Internet sur la maladie de Lyme et l'encéphalite à Tique bien connues en Sibérie (quelques 1500 cas ce dernier mois).

(Petit aparté pour vous rappeler que nous sommes en Russie, et que malgré nos incroyables progrès dans la lecture du cyrillique, nous ne sommes pas encore tout à fait au point sur le langage, notamment médical.)

Je vous parlais des russes tout à l'heure.

Nous eûmes la chance, l'incroyable fortune de rencontrer sur notre route un couple franco-russe d'une extrême générosité qui nous a accompagnés tout au long de cette aventure. Car malgré la mort prématurée et regrettée par tous de notre tique, l'aventure a continué pour nous.

Grâce à Violetta et Jean-Baptiste, nous avons pu rencontrer le seul médecin de l'île qui nous a prescrit des antibiotiques préventifs contre la maladie de Lyme. Il n'y a pas de remède contre l'encéphalite à tique, le seul moyen de s'en protéger est de se faire vacciner ou en cas de morsure, de s'injecter des piqûres d'immunoglobuline.

Pour le vaccin, c'était loupé (on se croyait pourtant sur-vaccinés...).

Pour l'immunoglobuline, c'était compliqué, et finalement épuisée en ville et introuvable sur Olkhon.

Mais tout ceci n'a en rien entamé l'énergie de notre couple franco-russe pour nous venir en aide, et c'est à coup de téléphone et de conseils bien avisés que nous nous sommes retrouvés ce dimanche 8 mai à la clinique spécialisée dans les tiques, à Irkoutsk.

Notre couple sauveur retardé par une femme enceinte et un cargo qui n'arrivait pas, ne put nous accompagner à la clinique pour nous introduire auprès du médecin. Mais rien ne vient entraver l'énergie des russes à vouloir vous venir en aide, c'est ainsi que nous avons rencontré un autre couple russe qui nous a conduit à la clinique et aidé dans les premières démarches (explications et prise de sang).

Les analyses mettaient une journée à arriver, et c'est dans le train, quittant la Russie pour la Mongolie, le jour de la fête nationale Russe que nous avons appris le fin mot de cette histoire : non, nous n'avions pas l'encéphalite à tique, oui nous pouvions continuer cette incroyable aventure.

Il n'est pas nécessaire de vous décrire le cercle rouge qui s'était formé sur notre cuisse, exactement comme Monsieur Internet le prédisait, ni l'effet magique de l'antibiotique faisant disparaître rapidement cette jolie trace, ni encore les heures que nous avons comptées dans l'attente du verdict, et les hypothèses que nous avons planifiées en cas de « et si... ».

Qui a dit que les petites bêtes ne mangent pas les grosses ?!

PS : nous ne nous sommes pas attardés sur le lac Baïkal, car il ne concernait pas directement notre tique, mais sachez que nous nous sommes fait une promesse : celle d'y revenir en hiver afin de pouvoir marcher sur cette grande étendue gelée et de voir les saisons s'y succéder.





MONGOLIE

III.

LA BOUSE

Le 18 mai 2016

À ma tante Minot, grâce à qui j'ai pu découvrir les joies de la ferme dès mon plus jeune âge ; et à mon frère Arthur, qui m'avait pourtant prévenue...

Il ne sera fait allusion ici qu'à la bouse de vache (ou « cow sheet » comme nous avons coutume de l'appeler) car c'est celle que nous avons côtoyée pendant une dizaine de jours chez Martin et Minjee, dans leur ranch au nord de la Mongolie.

Je n'avais pas idée, avant d'arriver dans ce fameux ranch de la vallée d'Olkhon en Mongolie, combien les journées pouvaient être exclusivement consacrées à la bouse de vache.

J'avais imaginé le dur travail de fermiers, l'attention quotidienne qu'il faut apporter aux bêtes et à leur environnement, mais je ne m'étais pas figurée qu'il était possible de dédier tout son temps à leurs excréments.

Pour information, une vache adulte produit en moyenne 12 bouses par jour (d'environ 3 kg chacune). Au ranch, on pouvait compter une petite centaine de vache (adultes et plus jeunes dont quelques veaux nouvellement nés).

Je vous laisse calculer le nombre de kilos de bouse auquel nous avons eu à faire...

Mais le plus important ne réside pas dans la quantité, mais dans l'utilité de cette fameuse bouse. Détails et explications sur l'organisation des journées d'une vingtaine de volontaires américains, belges, anglais, espagnols et français qui ont dû prendre soin de l'environnement des vaches.

Sachez-le, une vache, si elle constate que son pré ou son abri est trop envahi par la bouse, désertera l'endroit. Ce qui peut compliquer l'affaire du fermier qui s'attend à la retrouver le soir devant sa ferme.

Selon la consistance de la bouse, il faut agir de différentes manières :

1. La bouse bien fraîche et liquide : pas d'utilisation particulière de celle-ci, il faut simplement déblayer le terrain à l'aide de pelles et de brouettes en rassemblant les bouses de vaches en tas ou en ligne, c'est selon...
2. La bouse encore fraîche mais pas trop liquide : dans ce genre de cas, il peut être utile de ramasser ces bouses dans des sacs en plastiques afin qu'elles puissent servir à consolider certaines constructions (voir le point suivant).
3. La bouse séchée : vous le savez sûrement, la bouse est un engrais naturel très performant et un combustible comparable à celui du bois. Une fois qu'elle a fait son travail de fertilisation dans le pré de la vache, il est bienvenu de la récolter afin d'anticiper les hivers bien froids.

Une technique mongole (réalisée en général par les femmes) nous a été enseignée pour pouvoir préserver cette merveilleuse ressource :

- du bout du pied, décoller la bouse du sol et les rassembler en petit tas (selon la taille du champ)
- choisir un emplacement opportun dans le près et commencer la construction de la montagne de bouse.



Pour cela, prendre les plus grosses bouses et les positionner en cercle. Il faudra remplir l'intérieur de cette montagne, donc il faut penser à ne pas la faire trop large ni trop haute pour pouvoir continuer à la remplir à la toute fin.

Au fur et à mesure de sa construction, il faut superposer les bouses les unes sur les autres et s'assurer qu'il n'y ait pas trop d'espace entre chacune d'elles.

- une fois la montagne construite, il est important de venir la consolider avec de la bouse bien fraîche. Pour cela il faut en prendre une bonne poignée, et la lancer sur le tas.

Notez-ceci : il est important d'adopter la technique dite du « splash » qui consiste à lancer à distance la bouse sur la montagne afin que celle-ci consolide au mieux votre réalisation.

Pour alimenter votre feu, pensez d'abord à l'allumer avec un peu de bois, et à ajouter vos bouses par petits bouts les uns après les autres. Il se peut qu'il y ait de la fumée et une odeur particulière, mais votre feu durera plus longtemps.

Après cette rapide énumération des différentes utilisations de la bouse auxquelles nous avons eu à faire, vous vous rendez compte, je l'imagine, que nous sommes devenus des professionnels.

Vous serez encore plus étonnés, quand vous apprendrez que nous avons aussi appris à récolter le cachemire des chèvres qui hurlaient à la mort quand nous passions le peigne pointu sous leur poil, que nous nous sommes inventés bergers pour quelques heures menant notre troupeau dans la steppe mongole, parfois sous la tempête et la neige, que nous avons aidé des veaux à téter pour la première fois et bricoler des heures durant pour réparer ou fortifier le ranch.

Mais non, nous ne souhaitons pas devenir fermiers.

dans la steppe mongole, parfois sous la tempête et la neige, que nous avons aidé des veaux à téter pour la première fois et bricoler des heures durant pour réparer ou fortifier le ranch.

Mais non, nous ne souhaitons pas devenir fermiers.

Nous sommes repartis épuisés, ayant hâte de nous doucher, mais armés de yaourt, de fromage et de souvenirs en cascades.

Lavés de l'intérieur, nous étions prêt à découvrir une autre partie de la Mongolie et son désert de Gobi.

IV.

LE SHIT HOLE

Le 3 juin 2016

À Alejandro Garcia grâce à qui nous avons traversé le désert de Gobi le sourire aux lèvres.

De la Mongolie nous n'avions vu que le ranch et ses animaux.

Nous rêvions de steppes et de lacs à perte de vue, mais plus encore de l'immensité du désert de Gobi.

Après quelques jours passés dans une des capitales les plus polluées du monde, nous voici partis à la découverte du Gobi, accompagnés d'un mexicain, d'un couple d'allemands et de deux mongols (notre guide et notre driver).

On nous avait prévenu, dans le Gobi, le confort est rudimentaire : les douches sont rares, les nuits glaciales... et les toilettes à proprement parler n'existent pas. Il s'agit d'un trou creusé plus ou moins profondément dans la terre ; mais rassurez-vous la plupart du temps il est abrité par une petite cabane en bois.

Le shit hole...

Nous l'avions pratiqué au ranch, mais nous l'avons redécouvert dans le Gobi...

irre**S**pirable
Habité
gob**I**
incon**T**ournable
Horrible
entr**O**ouvert
(sans) é**L**éctricité
dang**E**reux

Il est **irrespirable** et malheur à celui (ou à celle en l'occurrence...) qui se retrouve coincée dedans.

Il est **habité** : les mouches et toutes sorte de bestioles ont envahit ce lieu sacré. Attendez-vous à y cohabiter...

Il est particulièrement **présent** dans le Gobi : les mongols, pour la plupart nomades, sont nombreux à vivre dans le désert et à proximité de chaque yourte nous pouvons observer des toilettes de ce genre, creusés dans la terre, remplis à ras bord.



Il est **incontournable** : le désert est plat, la végétation quasi inexistante, et ces cabanes deviennent indispensables pour celui qui souhaite s'isoler un peu.

Il est **entrouvert** : les portes ne résistent pas au vent violent du Gobi, il arrive donc parfois qu'on puisse aussi admirer les chameaux se baladant tranquillement dans le désert.

Il est **sans électricité** (évidemment), il est donc impératif de s'y rendre muni de lampe torche pour ne pas risquer de riper.

Il est **effectivement horrible** : il s'agit des pires toilettes que j'ai jamais vu de ma vie.

Il est **dangereux** : nous sommes parfois pris de vertige devant ce trou béant dans lequel nous redoutons de tomber.

Mais il a été **source de tant de rires...**

Les mongols ont pu beaucoup rire de nous, et de nos manières pendant ces six jours dans le désert.

J'imagine d'ailleurs mes amis scouts rire de moi en me rappelant les feuillets que nous aménagions pour une, deux, trois, voire quatre semaines en camp scout avec une pelle, des rondins et une bâche. Mais ça n'a rien à voir avec ce que j'ai pu trouver en Mongolie ! « Scoute un jour, scoute toujours » rappelez-vous, et malgré toutes ces années de pratique, je n'étais pas préparée à ça !

Et j'entends d'ici les parisiens me remémorer les toilettes des bars après minuit. Mais non les gars, ce n'est rien !

Les voyageurs me feront remarquer que les toilettes des trains russes et chinois sont d'une puanteur et d'une répugnance incontestable, et je serai obligée de leur donner raison, mais encore une fois, le vertige éprouvé face au trou béant et à sa montagne de M... est pour moi encore inégalé.

Je résumerai ce voyage par un cri du coeur d'Alejandro à un autre groupe de touristes : « Non, ne venez pas ! Partez !!! »





CHINE

v.

LES PARAPLUIES

Le 19 juin 2016

L'arrivée en Chine, à Pékin, est pour nous comme dans un rêve : nous sommes émerveillés par la beauté de la ville, le charme de ses petites rues appelées « Hutong », ses fleurs et ses couleurs, ses sourires, et cette nourriture...

Après avoir traversé les forêts sibériennes et les steppes mongoles, la Chine nous enchante par son élégance et sa simplicité.

Car oui, quelle élégance !

Nous sommes ravis par la beauté des chinoises tout en discrétion.

C'est un défilé de longues robes, de jupes en dentelles et de corsages légers qui n'ont rien à envier au style français tant réputé.

Les fillettes sont coiffées comme des poupées, les cheveux bien tirés, les garçons sont eux bien rasés.

Mais l'élégance à la chinoise ne serait rien sans leur parapluie, détail incontournable ici.

Oui le parapluie.

Ou ombrelle, c'est selon.

Elles le déclinent sous toutes les couleurs, avec de multiples motifs, pour tous les âges.

L'usage me direz-vous quand vous êtes en plein été par plus de 30° ?

Le soleil ! Il faut s'en protéger contre vents et marées car en Chine, plus vous avez la peau blanche, mieux vous vous portez !

On trouve d'ailleurs de nombreux salons de beauté qui ont troqué les cabines de bronzage et leurs rayons UV contre du fond de teint et des crèmes blanchissantes.

Le parapluie... mais quel encombrement !

L'élégance, d'accord. L'originalité, ok. Mais quel bazar quand vous vous retrouvez dans une file d'attente avec une centaine de chinois énervés qui gesticulent et crient dans tous les sens ! Surveillez votre parapluie bon sang, il nous griffe, nous attaque, et face à lui nous sommes obligés de fuir, le plus loin possible... mais où ? Ils sont 1,5 milliards !!!

Je caricature légèrement, car en général elles font quand même attention.

Le pire ce sont les enfants. Presque toujours enfants uniques, ils sont capricieux et obtiennent toujours ce qu'ils demandent. Alors quand ils veulent porter le parapluie de maman, en même temps que d'être portés par papa... mieux vaut ne pas se retrouver dans l'axe car vous risqueriez d'y abîmer un oeil !

Pour notre part, nous ouvrons grands les yeux afin de vérifier si cette élégance et l'usage qui est fait du parapluie se confirment partout ailleurs en Chine, car pour l'instant nous avons pu nous en assurer : quand il pleut, ils le rangent, et lui préfère des ponchos XXL !

Atout incontestable de la féminité des femmes chinoises, il n'est néanmoins pas rare de croiser des hommes en pousse-pousse, avec des parapluies géants.

Quelle élégance donc !

Mais n'oublions pas tout de même ces bruyants crachats, que les hommes comme les femmes pratiquent avec assiduité.



VI.

LES MARCHES

Le 26 juin 2016

Emei Shan.

Voici ce qu'il est écrit à ce sujet dans les guides et sur internet :

« Havre baigné de brume et préservé des chaleurs sichuanaises, l'époustouflant Emei Shan est l'une des cinq montagnes bouddhiques sacrées du pays, site classé en 1996 par l'Unesco.

» Lonely Planet

« Le but ultime du pèlerin a toujours été d'y apercevoir l'auréole du Bouddha, réflexion de son ombre sur la mer de nuages, magiquement entourée d'un halo. L'effet hypnotique de ce très rare phénomène de réfraction (une sorte de mini arc-en-ciel) incita bien des dévots à s'élancer dans le vide pour rejoindre le Nirvana. » Le Guide du Routard

Autant vous le dire tout de suite, nous n'avons pas plongé dans le vide pour rejoindre le Nirvana...

Voici le genre de commentaires que nous aurions aimé lire avant de partir au lieu de foncer tête baissée après avoir lu « inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco » :

« L'Emei Shan, ce n'est QUE des marches ! Ne vous attendez pas à un joli trekking dans la montagne car vous allez monter des escaliers en pierre et en béton pendant deux ou trois jours (la bagatelle de 66 000 marches, un randonneur les a comptées!) » Marion Labatut, www.azurever.com.



Des marches.

66 000 marches !!

Sous la brume et la pluie !

Mais pourquoi tant de personnes se donnent la peine de grimper si haut, si longtemps, parfois même à genoux ?

On s'est interrogé sur l'absurdité de notre périple et sur ce qui peut bien pousser toutes ces personnes à se faire si mal :

- La foi : haut lieu de pèlerinage, nous avons croisé de nombreuses personnes venues ici pour se recueillir dans les temples. Agées parfois de plus de 80 ans, s'agenouillant sur chaque marche, nous avons été impressionnés par leur énergie.

- La tradition chinoise : « tu ne seras un homme que quand tu auras grimpé les 5 montagnes sacrées de Chine. » Nous avons croisé de nombreux étudiants qui passaient leurs quelques jours de vacances dans la montagne pour réaliser « l'exploit » avec une apparente simplicité : si nous devons nous concentrer sur chaque marche, espérant que ça soit la dernière, les groupes d'étudiants que nous avons croisés, ne cessaient de parler, rire et se chamailler comme s'il n'y avait pas 3h de montée ardue et pénible.

- La promesse d'un paysage splendide : nombreuses sont les personnes qui se retrouvent à grimper ces marches dans l'espoir d'y découvrir une nature merveilleuse dont l'accès difficile ne vient que renforcer son attrait. Invisible à l'homme quand la brume se répand sur la montagne, il est facile d'oublier l'essentiel : cette nature nous est accessible que parce que l'homme s'est mis dans l'idée de construire des milliers de marches.

Et peut être que l'exploit est là.

Les chinois sont même allés plus loin : ils nous ont installé une jolie télécabine et une route dans la montagne qui permet d'y monter en bus.

Le grand luxe !

Et pendant que nous nous plaignions silencieusement, maudissant le jour où nous avons ouvert nos guides, nous croisons sur le chemin des « porteurs » qui nous proposent de nous hisser au sommet. Un peu vexés au début (ils ne demandent pas au groupe de chinois qui vient de passer), nous nous rendons compte que nous devons vraiment être marqués par l'effort, et qu'ils ont du sentir qu'on rêvait d'être télé-portés là-haut. Nous répondons donc fièrement « no, it's ok », nous accélérons légèrement pour montrer qu'on gère, puis quelques marches plus loin on halète comme des boeufs...

La prochaine fois que vous hésitez entre prendre l'escalier ou l'ascenseur, faites-nous plaisir, prenez l'ascenseur !



THAÏLANDE

VII.

LA MALADIE

Le 9 août 2016

Après « la tique », nous ne pensions pas devoir écrire si vite sur le sujet, mais nous avons trouvé Maladie en chemin, et il aurait été dommage de ne pas la présenter.

Notre maladie à nous n'a pas de visage. Ou alors de multiples.

Elle ne s'est pas annoncée, sinon de manière brutale et nous avons mis du temps à la reconnaître, trop confiants de notre jeunesse.

Difficile aussi de s'en débarrasser, notre maladie à nous s'est accrochée.

L'origine :

Chinoise? Mongole? Russe ou Française? Nous ne parviendrons pas à retracer ses origines complètes. Et ce serait peut être la rabaisser que de la résumer à un pays.

Maladie est internationale.

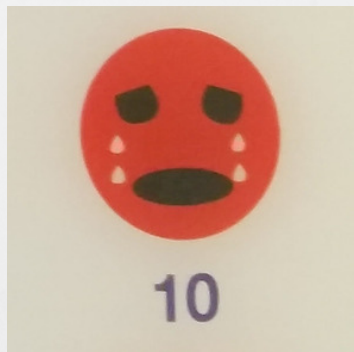
Jus de carotte ? Fromage ? Nourriture pimentée ?

Pollution ? Moisissure ?

Parasites ?

Maladie est un intrigant mélange, qu'on peine encore aujourd'hui à démêler.

La couleur :



Notre maladie est d'abord rouge.

Rouge et douloureuse.

Et gonflée.

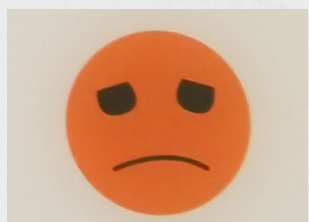
Puis étouffante.

Notre maladie s'est nourrie d'Inquiétude et d'Angoisse, ses plus grandes alliées, pour nous combattre, et au début nous avons été pris de court, abattus par l'ampleur et la rapidité de celle-ci.

L'Incompréhension aussi lui a été d'une grande aide, nous étions démunis en terrain inconnu.

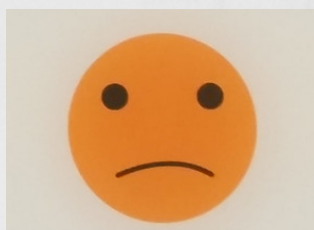
Nous avons heureusement trouvé des armes en chemin, grâce notamment à Gentillesse et Amitié qui nous ont soutenus au début de cette attaque inattendue.

Ca ne suffisait pas néanmoins à combattre et vaincre Maladie.



Les premiers moyens d'échapper à Maladie ont été Réconfort et Soutien. Une armée s'est mise en place, armes au point, afin de partir en croisade contre Maladie. Nous l'avons bousculée, changeant momentanément de pays. Aider par Compréhension et Compétences, nous étions sur la bonne voie. Nous sommes plus forts ensemble n'est-ce pas?

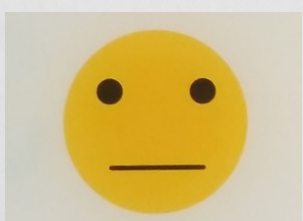
Elle était Orange à présent.



Même la meilleure des armées n'aurait pu anéantir d'un coup Maladie, qui s'était déjà bien installée. Nous ne pouvions combattre le Temps, il nous fallait composer avec et attendre qu'il fasse son travail, aider de Diagnostic et Médicaments. Mais Maladie changeait déjà de couleur, elle se rapprochait du jaune à présent !

PHOTO

Nous avons finalement dû apprendre à vivre avec Patience et Confiance. Cours intensif pour le moins éprouvant mais qui a porté ses fruits, et laissé sa trace en nous pour un petit moment.



Maladie était vaincue mais pas anéantie. Il faudrait rester sur ses gardes pour ne plus lui laisser l'opportunité de gagner du terrain. Nous devons maintenant vivre avec Prudence...



Grâce à Gentillesse, Amitié, Réconfort et Soutien, Temps, Diagnostic et Médicament, et bien sûr Compréhension et Compétences, puis Patience, Confiance et Prudence, nous repartons sur les routes, à la rencontre du Voyage.

Amour doit aussi avoir sa place dans ce combat acharné...

Ce qui est sûr aujourd'hui c'est que comme nous, Maladie fait le tour du monde.

À Paris, Hambourg, Martel, Serbonnes, Cognac, Juvisy, St Denis (de La Réunion), aux Gagneux, à Montélimart...

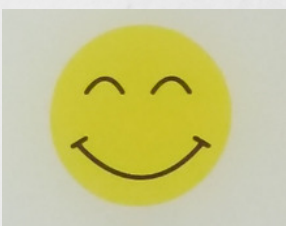
À Moscou, Irkoutsk, Oulan-Bator, Pékin, Chengdu, Bangkok, Vientiane...

Maison est bien quelque part, mais pour le moment, c'est bien le voyage qui nous tient lieu de maison, et c'est accompagnés de Vigilance que nous allons la construire.

« En route, le mieux c'est de se perdre. Lorsqu'on s'égare, les projets font place aux surprises et c'est alors, mais alors seulement, que le voyage commence. »

Nicolas Bouvier, L'usage du monde.

Alors... que le voyage commence !





NOUVELLE-ZELANDE

VIII.

LE VAN

Le 22 septembre 2016

Le voyage est notre maison, oui, mais il nous faut bien un endroit où entreposer nos affaires, où reposer nos corps, où nous protéger de la pluie et du vent, où écouter de la musique ou des émissions de radio.

Un endroit à nous, qui nous permette de vivre le voyage d'un autre point de vue, toujours en mouvement, jamais bien reposés, mais toujours inlassablement attirés vers la suite, la prochaine destination.

Un abri qui nous permet de développer un intérêt toujours plus grand pour la météo, duquel nous observons les étoiles, l'océan, les montagnes, la forêt, et bien sur les parkings...

En voyage, le moindre abri devient votre meilleur ami.

La nôtre s'appelle Palpatine.

C'est un « spaceship », ou vaisseau spatial.

Elle est assez imposante, et pique un peu du nez.

Elle est rouge bien sûr.

Elle est surtout grosse et douillette.

Notre amie n'a qu'un seul défaut : elle est gauchère. Et parfois nous avons du mal à communiquer avec elle.

Par exemple l'autre jour nous voulions lui dire « à droite », et nous lui avons dit « essuie-glace ». Ou encore une autre fois, nous souhaitions aller à droite après le rond point, et à cause d'un défaut d'interprétation nous nous sommes retrouvés nez à nez avec une autre.

Sans lui manquer de respect, nous pouvons aussi avouer qu'elle a un petit problème de boisson. Nous avons beau essayer de lui demander de diminuer, de lui faire comprendre que ce n'est pas dans son intérêt, elle consomme toujours plus.

Mais malgré tous ces petits soucis, nous sommes bien avec elle.

Ce qui est bien avec Palpatine aussi, c'est qu'elle a beaucoup d'amis.

Nous rencontrons les passagers sur les routes, allemands, anglais, français. Et des chinois bien sûr, toujours des chinois. Tous en direction du sud et du froid, plus ou moins bien équipés, toujours avec de bons conseils à prodiguer.

Souvent pour les saluer sur la route nous leur disons « Tut tut » et allumons les lumières.

C'est vraiment bien d'avoir une amie si sociable.

Mais ça a aussi le défaut de ses qualités : Palpatine se fait beaucoup remarquer. C'est comme ça que nous avons rencontré des policiers, à qui nous n'avons pas tenté de faire des blagues. 120\$ d'amende ils nous ont donné !

Palpatine a plus d'un tour dans son sac, et nous étonne chaque jour.

Nous avons découvert l'ingéniosité de son intérieur, qui nous permet de manger chaud ou froid à notre convenance. Il suffit de lever son derrière, et voilà toute nos provisions pour le souper! Puis on le referme, et nous voilà bien allongés dans nos duvets.

Il faut simplement être bien vigilant car Palpatine ne communique pas beaucoup et il faut tout deviner. L'autre jour nous avons mis du temps à remarquer que quelque chose n'allait pas, elle ne nous disait rien ! Les autres passaient à côté en nous faisant des signes, nous on leur répondait en souriant, sans bien comprendre ce qu'ils nous disaient. Elle roulait le coffre ouvert !

Mais je crois que ce que nous préférons, ce sont ces nuits silencieuses, protégés du vent, de la pluie, des bêtes, et la plupart du temps du froid.

À la tombée de la nuit, peu après 18h, nous nous faufilons à l'arrière, armés de nos lampes de poche et de quelques pull-over. Aucune lumières dehors, aucun bruit, nous sommes bien là, avec notre amie.

Une belle histoire d'amitié de 50 jours, a traverser tant de paysages et de climats variés.

Une amitié que nous ne serons néanmoins pas mécontent de troquer contre un bon lit douillet et une cuisine tout équipée !





IX.

LA RIVIERE

Le 30 octobre 2016

« Qui ose traverser les grands fleuves ne craint pas les petites rivières »

Proverbe chinois.

Et c'est vrai que nous n'avions plus peur de rien.

Après avoir traversé la Seine, la Volga et le Mékong, puis l'Océan Indien pour rejoindre la Nouvelle-Zélande, vous pensez bien qu'une petite rivière en plein bush néo-zélandais ne nous impressionnait pas.

Nous qui avons entendu parler de la Nouvelle-Zélande et de sa campagne magnifique, de ses cascades et de ses rivières à couper le souffle, et de ses nombreux chemins de randonnées, nous avons hâte de nous lancer.

Oui, nous étions prêts !

Arrivés au Aio Wira Center chez Di, où nous passerons deux semaines, nous goûtons paisiblement au retour du printemps, aux surprises des régimes végétariens et aux joies du jardinage.

Nous donnons le meilleur de nous-même pour accueillir et nous occuper des personnes de passage dans ce centre, qui se prêtent régulièrement à des régimes et des postures étranges, pour se « ressourcer ».

Nous prenons du temps pour nous.

Puis nous nous rappelons peu à peu nos envies de randonnées.

Et alors nous nous lançons à la recherche de la cascade et de la rivière.

Car oui, pas loin de ce centre si paisible, se cachait une petite rivière menant à un très beau chemin de randonnée.

Une rivière que nous pouvions atteindre après 5 petites minutes de marche, par un sentier boueux, et qu'il fallait traverser pour rejoindre cette fameuse cascade.

C'était une belle petite rivière, ni trop grande ni trop petite, peu profonde et pas si froide... Car oui j'ai eu l'occasion de l'approcher de près.

Parce que par une belle après-midi, toute fière et équipée, après avoir salué mes hôtes en leur disant «à dans deux heures !», je suis tombée dans la rivière après seulement 5 minutes de marche, juste après avoir posé mon deuxième pied sur un caillou.

Pour rejoindre la cascade il suffisait simplement de traverser la rivière, aidée d'une corde suspendue tout du long.

Il suffisait juste...

À demi-trempée et complètement honteuse, j'en ai voulu à la rivière qui se dressait de façon tout à fait inattendue entre la cascade et moi.

Je ne l'avais sûrement pas abordée de la bonne manière, mais que fallait-il faire ? Essayer de nouveau, en repérant cette fois les cailloux émergés et en espérant qu'ils soient moins glissant que les précédents ? Elle était peu profonde, peut être fallait-il que j'enlève mes chaussures pour essayer de rallier l'autre côté à quelques mètres seulement ? Ou fallait-il se suspendre à la corde en espérant ne pas glisser de nouveau ?

La Rivière est restée silencieuse, et moi toute mouillée...

Et il a bien fallu revenir, la tête baissée et le sourire aux lèvres, accueilli par un étonnement évident, sans pouvoir donner davantage d'explications que la vérité : « j'ai simplement glissé... »

Personne n'était jamais tombé dans cette petite rivière, passage insignifiant mais nécessaire pour poursuivre son chemin.

Non, la Rivière n'est pas restée insignifiante ou anecdotique pour moi, elle devint la fin de mon chemin, et le début d'une longue réflexion sur la bonne manière de la traverser.

Peu de temps après, Di a gentiment proposé à Hugo d'indiquer sur un panneau « **SLIPPERY WHEN WET** » (« attention ça glisse »), afin d'avertir les futurs randonneurs...





X.

LA MAISON

Le 13 novembre 2016

À tous les français qui l'aiment de loin ; Et à ceux qui ont oublié qu'ils l'aimaient.

Il aura fallu que je te quitte pour me rappeler enfin pourquoi je t'aime.

Il aura fallu des trains, des bus, des bateaux, des chevaux ; des décalages horaires et des saisons inversées ; des tugriks, des roubles ou encore des yuans.

Il aura fallu toutes ces rencontres et ces expériences incroyables, pour me rappeler que si je te quitte, c'est toujours pour revenir.

Je suis partie en claquant la porte, agacée par ton pessimisme, déçue par certaines de tes nouvelles idées, triste et inquiète de te savoir menacée.

Je suis partie soulagée de te quitter avec l'espoir de te retrouver changée.

Mais «le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux», dit Proust, et c'est avec ces nouveaux yeux que je te regarde aujourd'hui.

Ici, loin de toi, tu me manques telle que tu es.

Alors oui, parfois tu me fais honte.

Je suis dérangée par l'image que tu renvoies de toi à l'étranger, et il m'est parfois difficile de te défendre quand tes nouvelles lubies sur les baignades « habillées » sont moquées.

Oui, récemment tu m'as peinée quand j'ai vu que tu oubliais que nous devons rester unis « tous pour un, un pour tous » dans l'adversité.

Et oui décidément j'ai du mal à accepter que tu cèdes à cette maladie ambiante de peur et de violence.

As-tu attrapé ce virus contagieux qui du soir au matin nous fait faire la grimace, dédaignant notre chance et nos acquis ?

Si seulement tu savais à quel point tu es extraordinaire et comme de loin tu es aimée, vénérée même parfois. Savais-tu que tu étais célèbre et que rien qu'à l'évocation de ton nom les yeux pétillent et les sens s'éveillent ?! Si tu savais comme tes maisons sont belles, comme tes saisons sont enviées et comme tes paysages font rêver. Si tu réalisais la chance d'avoir des voisins comme les tiens avec qui nous nous sentons en famille. Si seulement tu savais tout ça...

Ici, de loin, je pense à toi avec fierté et nostalgie, et parfois je me prends à rêver. Je voudrais que tu gardes toujours cette belle renommée d'élégance et de diversité, et que tu restes connues pour tes festivals de Cannes ou d'ailleurs, plutôt que pour les différentes attaques dont tu a été la cible. Je voudrais te découvrir tout entière, de Papeete à Lille, en passant par Nouméa, Saint-Paul, et Ajaccio. Je voudrais me balader sur la promenade des anglais sans tristesse, visiter Paris sans chinois, skier sans étrangers dans les Alpes, avoir l'accent de Marseille.

Je voudrais manger une raclette en été, et du fromage au goûter, mettre la barque à l'eau dans l'Yonne, entendre les cigales en Provence et remplir mes poches de lavande. Je voudrais porter une kipa, un voile ou une croix sans complexe, prendre les transports en souriant, partir en vacances sans compter mes jours de congés, boire du bon vin pour festoyer.

Je voudrais qu'on gagne la coupe du monde de foot, avoir lu le quart de la moitié de tes oeuvres les plus belles, des hommes politiques dont je suis fière.

Je voudrais que mon grand-père soit là pour t'aimer avec lui.

Je voudrais apprendre aux enfants à t'aimer comme je t'aime.

Oui, je suis fière de t'appartenir un peu et d'avoir un passeport qui porte ton nom.

Et je les accepte, les clichés, les moqueries et les vérités qui vont avec ; je les ai bien mérités.

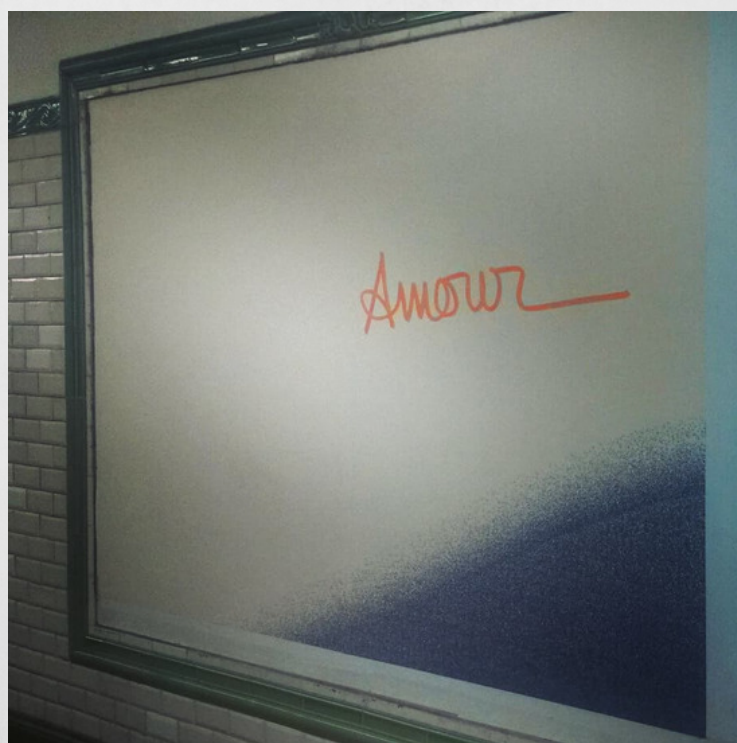
Je reconnais que je ne peux m'empêcher de me plaindre et je ne voudrais pour rien au monde arrêter de manifester.

Of course mon anglais est mauvais et j'accepte que celui des allemands soit si bon.

Il paraît que je suis mauvaise joueuse, et je n'ai rien à répondre à ça, sinon que les italiens le sont peut être plus que moi...

Mais non vraiment je ne peux laisser dire que parce que je n'ai pas toujours de lavabos dans mes toilettes, ou que j'ai coutume de mettre du parfum, je suis sale et que je sens mauvais.

Parce que oui je le reconnais, je suis fière et orgueilleuse quand il s'agit de toi, et malgré mes voyages et tous ces magnifiques paysages, je continue de penser et de dire tout bas : tu restes le plus beau pays du monde, ma France.



"Ah, les français, ça voyage mal, c'est comme le camembert !"

Claude Zidi.



CHILI

XI.

LE SEL

Le 18 novembre 2016

Imaginez un oeuf au plat, parfaitement *cuit**, composé d'un blanc tout à fait moelleux et d'un jaune bien bombé prêt à être percé.

Prenez vos couverts et coupez-en vous une bouchée, c'est délicieux !

Maintenant rajoutez une pincée de sel. Dégustez. C'est exquis...

**afin de permettre la réalisation de cette expérience, il est nécessaire de ne pas utiliser de beurre salé pour cuire votre oeuf au plat, préférez l'huile d'olive.*

...Vous pouvez désormais vous faire une idée de ce que nous avons ressenti en arrivant au Chili.

Jusqu'ici c'est délicieux.

Depuis six mois nous en avons pris plein les yeux, le nez et le bide ; en essayant toujours d'en garder une trace quelque part, sur notre site ou dans notre mémoire. V Nous avons découvert trop rapidement six pays, dans lesquels nous souhaitons déjà revenir, en faisant l'impasse la prochaine fois sur les hôpitaux et médecins trop côtoyés.

Oui c'était délicieux, mais c'est comme s'il manquait quelque chose.

Des paysages à couper le souffle, des découvertes incroyables, mais il nous manquait toujours notre petit grain de sel.

L'arrivée au Chili fut exquise.

Nous avons retrouvé des saveurs que nous avions oubliées, et retrouvons petit à petit nos sens.

C'est comme si nos yeux redécouvraient la lumière, que nos oreilles se débouchaient, que nos papilles, anesthésiées, se réveillaient, et que nos corps se mettent en marche, enfin.

Il y a les grains de folie et les grains de sable, mais celui qui a réveillé en nous le goût du voyage, c'est bien le petit grain de sel.

Difficile de savoir à l'avance de quoi il sera fait, mais voici pour vous une pincée de ce sel tant désiré, dont nous avons pu goûter la saveur en arrivant :

Sourires – Nous sommes obligés de parler d'eux au pluriel, car c'est justement leur quantité qui nous a marqués depuis que nous sommes là.

7 millions déjà de sourires à Santiago du Chili, 250 mille à Valpo, 17 millions au total pour le pays... L'Amérique latine nous séduit déjà !

Il y a ceux qui vous accueillent à la sortie de l'avion, plein de convoitise et d'espoir mercantile ; ceux qui ne nous sont pas destinés et qui s'échangent sans compter ; il y a les sourires qui se moquent gentiment de notre de notre espagnol et de nos tentatives pour nous exprimer ; et il y a ceux que nous préférons, les sourires rieurs, qui s'étendent jusqu'aux oreilles et font couler les larmes de nos yeux.

Ils sont uniques, sincères, maquillés ou édentés... Nous en avons déjà croisés c'est certain, mais ici, allez savoir pourquoi, nous nous laissons emporter par cette nouvelle vague de sourires qui nous submerge.

« Il est formellement interdit de ne pas sourire à ses problèmes, de céder face à la peur et de ne pas lutter pour obtenir ce que l'on veut, ou encore de ne pas réaliser ses rêves »

Pablo Neruda.

Voici peut être ce que nous avons vu sans le savoir, une conséquence paradoxale de la dictature, qui vous accroche un sourire au lèvres dont vous ne pourrez ou voudrez plus vous départir, une manière de lutter...

Couleurs – Si la première chose que nous avons constaté est la bienveillance des personnes, nous n'avons pu qu'être séduits par les couleurs chaudes et variées des rues, des vêtements, des maisons. C'est un festival de couleurs qui démange votre appareil photo et titille vos yeux en permanence. Ces couleurs habillent parfaitement l'architecture latine qui nous avait tant manqué, ses dédales de rues pavées et ces églises harmonieuses.

Nous en avons pris plein la vue, et ce n'est que le début.

Langue et musique – En arrivant au Chili, nous savions que nous ne côtoierions plus qu'une seule langue, ou presque, mais ce que nous ne savions pas c'est que celle-ci nous séduirait rapidement avec le ton familier et chaleureux de ses « mi preciosa », « mi niña/niño », « mi amor »...



Mais davantage que la langue, c'est la musique que nous avons redécouverte ici, ces rues animées de chanteurs et de musiciens qui rassemblent passants et danseurs ambulants. Peau - Nous avons d'abord commencé à redécouvrir nos corps. Parce qu'après avoir porté des pulls et des tee-shirt thermiques, des leggings sous nos pantalons et des pantalons par dessus nos leggings, des chaussettes la journée, des chaussettes la nuit, des écharpes, des gants, des bandeaux, et des capuches par-dessus tout ça...nous avons oublié la sensation de ne rien porter ou presque, d'être au contact de l'air, de découvrir les poils qui ont poussé sous toutes ces épaisseurs, et la blancheur excessive de nos corps. Oui nous redécouvrons la saveur de la légèreté, celle qui nous permet de nous mouvoir sans trop de difficultés. Et ce n'est pas tout. Après avoir renoué avec nos corps, nous reprenons contact avec celui des autres.

Après des salutations à distance, la tête baissée, les mains serrées, nous redécouvrons la bise, ce bisou qui change tout, et qui nous donne l'illusion de nous rapprocher de l'autre. Odeurs - Après des odeurs de parfums en pagaille et des pots d'échappement, des poubelles laissées trop longtemps au soleil, et de la fameuse odeur du métro que nous avons oubliée, notre odorat n'est pas encore satisfait et nous ferons en sorte d'embaumer notre voyage, nous avons déjà le nez en Patagonie...

Qui aurait pu penser qu'une petite pincée de sel pouvait changer tant de choses... Nous débutons la seconde partie du voyage avec l'objectif de toujours saler nos plats !





ARGENTINE

XII.

CE MOMENT-LA

Le 7 janvier 2017

Comme il est terrible ce moment ; ce moment précis où les secondes s'arrêtent et les aiguilles suspendent leur tic-tac ; ce moment hors du temps.

Qu'il est magique ! Si rare. Si précieux.

On voudrait le garder en mémoire pour l'éternité, mais ce qui fait finalement la beauté de cet instant, toute sa magie, c'est bien son côté éphémère, il passe comme l'orage ou le rire d'un enfant, mais résonne en nous encore quelque temps... jusqu'à l'oubli. Alors pour vaincre l'oubli, ou le retarder encore de quelques secondes précieuses, il m'est nécessaire de les graver par écrit. Ces moments de grâce nous en avons eu plusieurs pendant notre voyage, pas assez pour les oublier, suffisamment pour qu'ils laissent une trace en nous.

Ces moments sont avares et ne se partagent que difficilement. Il ne s'agit finalement que d'une banale seconde qui a laissé en moi une trace impérissable.

Comment décrire ce moment précis qui passe comme l'éclair, imprévisible, insignifiant, si nous n'y prenons pas garde, sans aucun signe annonciateur, ni preuve de son passage quand il se termine. Comment être sûr que nous l'avons bien vécu ?

**« Trois mille six cents fois par heure, la Seconde
Chuchote : Souviens-toi ! – Rapide, avec sa voix
D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,
Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde ! »**

Alors souvenons-nous...

Dès notre arrivée à l'aéroport d'Orly nous vivons des moments extraordinaires, des montagnes Russes d'émotions, qui nous conduisent finalement à Moscou, sur une très grande place à la sortie de métro. C'est un moment formidable, il pleut, nous sommes heureux, mais ce n'est pas encore un moment de grâce. Nous embarquons quelques jours plus tard dans le transsibérien, où après quelques journées qui s'étirent inlassablement, malgré la langue et la culture, nous nous retrouvons à échanger avec notre voisine de lit et à partager un repas, un lever de soleil, un moment important.

En voilà un premier moment inoubliable. Et qui laissera en nous une toute petite impression de plénitude.

Le train avance lentement et nous emmène toujours plus loin vers l'est, dans des contrées perdues de Sibérie. Nous y rencontrons Anna et Nina, avec qui nous passons des soirées fantastiques. Mais c'est finalement sur l'île d'Olkhon, le regard plongé dans cette immensité magnifique que nous vivons cet instant magique.

Le lac Baikal se décompose sous la lueur du soleil couchant, et nous suivons ses plaques gelées cheminant au gré du vent. Il fait froid et le vent nous glace le visage. Nous n'existons plus pendant quelques instants, il y a juste Ce moment.

Le train repart et nous emmène plus au sud, traverse la Mongolie, s'arrête au ranch chez Martin et Minjee, et après une journée qui nous a terrassés une fois de plus, le temps s'immobilise. Martin, ce vieil allemand rabougri, revêtu de son habit traditionnel mongol, se lance dans un discours dont nous oublions chaque jour un peu plus la teneur, mais la magie de l'instant, de cet homme transporté par ses paroles, par son expérience et par ses jeunes qui l'écoutent, épuisés, cette impression fugace de cette soirée-là nous espérons la garder encore un peu en nous.

Le train s'ébranle de nouveau et arrivés à Oulan-Bator nous nous dirigeons vers le désert de Gobi et sa beauté de pierre. Et puis, par une soirée étoilée, perdus dans cette immensité, accompagnés d'un mexicain, de deux allemands et d'une vodka, nous découvrons pour la première fois depuis notre départ, un ciel parsemé d'étoiles, à l'infini.

Mais le train continue et ne nous laisse pas le temps de nous attarder sur nos souvenirs. Nous arrivons bientôt à Pékin, et il ne nous faut pas longtemps pour vivre la magie de l'instant. Nos sacs déposés et nos corps lavés, nous découvrons la ville aux premières heures du jour.

Pendant un moment qui paraît s'être étiré, nous avons l'impression que cette ville nous attendait. Nous sommes en osmose avec toutes ces nouvelles choses que nous découvrons et nous vivons le moment présent comme des enfants.

Le train ne semble plus vouloir s'arrêter, il faut toujours repartir, et cette fois c'est vers l'ouest de la Chine que nous allons, à la découverte du Sichuan. Notre première journée à Chengdu fait partie de ces moments inoubliables, où nous rencontrons la maman de Dahais qui deviendra plus tard une de ces rencontres qu'on n'oublie pas. Mais ce n'est pas encore ce qu'on pourrait qualifier ici de moment de grâce. Pour moi il est apparu dans le métro, loin des paysages magnifiques que nous avons coutume de voir. Entourée d'enfants chinois que je ne comprenais pas, les rires que nous avons échangés me donnaient l'impression que pendant un moment le temps s'était figé entre deux stations de métro...

Le train s'arrête cette fois, il laisse place à l'urgence et à la rapidité de l'avion. Il n'est plus question de magie, la banalité de la vie a repris temporairement le dessus, et nous espérons cette fois que les secondes défilent le plus rapidement possible.

Et puis, le train repart.

Le train repart et nous permet de vivre un instant suspendu dans le temps. Nous découvrons le sud de la Thaïlande, nous approchons du Mékong, nous prenons des photos penchés par la fenêtre, et encore une fois, après tout ça, le temps s'arrête une nouvelle fois.

Puis nous troquons le train pour le bus pour traverser le Mékong et nous rendre au Laos. Nous sommes touchés par l'atmosphère du pays, par sa simplicité qui ne demande rien de plus que d'être vécue.

Et, au cours d'une balade à Vientiane, à la tombée de la nuit sur les bords du Mékong, le temps ralenti et s'étire, il nous permet de prendre de la hauteur, d'oublier momentanément le passé, le futur, et d'être simplement dans le moment présent.

Les secondes sont-elles devenues des heures ?! Quel phénomène étrange que ce temps qui s'arrête, qui se fige, et qui me laisse le temps de savourer l'instant.

La maladie ne nous laisse pas beaucoup de répit, et nous reprenons l'avion pour la Malaisie puis la Nouvelle-Zélande.

Le train laisse place cette fois au van que nous louons pendant plusieurs semaines et avec lequel nous arpentons les deux îles. Nous enchainons les paysages magnifiques, les vues extraordinaires, mais comment expliquer que malgré cette beauté parfaite, la grâce nous ait touchés au bord d'une plage, envahit par des milliers de sandfly...

Le moment parfait ne se prévoit pas, il s'impose et nous surprend dans toute sa splendeur.

Il faut bien reprendre l'avion pour traverser l'océan et nous rendre au Chili, où nous vivons la transition avec émerveillement. Nous avons déjà décrit la joie de ce moment et reprenons donc le bus pour nous rendre à Valparaiso où nous découvrons ses rues colorées qui continuent d'imprimer en nous des souvenirs merveilleux. Mais c'est dans un bus bondé, à Viña del Mar, que le temps a une nouvelle fois stoppé sa course folle. Un homme entre avec une guitare, chante, le bus avance, puis l'homme descend et le bus repart. C'est parfois aussi simple que ça.



Nous changeons une fois de plus de bus, pour nous diriger vers le sud, en Patagonie. Un glacier bleu de 70 mètres se dresse devant nous, il nous fait face et nous impose le silence pendant quelques minutes. Un craquement qui paraît venir des entrailles de la terre nous fait sursauter, et c'est à ce moment-là, au moment précis où une partie du glacier s'effondre devant nous, que mon coeur s'arrête...

Et puis il y a eu ce soir, un dîner paisible préparé dans le jardin par les propriétaires de notre logement. Nous discutons tous ensemble pendant que la nuit tombe petit à petit sur la ville. Nous avalons la viande argentine et dégustons du bon vin. C'est un bon moment. Nous nous levons, nous continuons de discuter, nous faisons la vaisselle... Puis notre voisine américaine se met à chanter, accompagnée de son ukulélé, interprétant un morceau de Bob Dylan. Nous oublions que nous nous trouvons dans une cuisine, à Buenos Aires, en Argentine, en plein été un mois de janvier.

Nous nous abandonnons à la magie de l'instant, à ce moment-là qui bientôt sera passé.

**« Souviens-toi que le Temps est un joueur avide
Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
Le jour décroît ; la nuit augmente, souviens-toi !
Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide. »**

Souvenons-nous de ces moments magiques, de ces moments douloureux, de ces moments suspendus dans le temps. Ces moments qui ont finalement permis aux aiguilles de s'arrêter un instant.

**« Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard ! »**

Charles Baudelaire.

Bientôt le voyage sera passé, et les souvenirs tenteront de s'envoler. Tâchons de les retenir, juste encore quelques instants...





FRANCE

XIII.

LA BOUSSOLE

Le 20 mars 2017

Quelle est cette force qui nous entraîne, qui nous malmène, qui nous promène?

Dans quel gouffre sommes-nous rentrés, tête baissée?

Notre boussole a fonctionné pendant tout le voyage. Elle nous a indiqué la route, semée d'embuches, de rires, de pleurs, d'épices, de musiques, de soleil, de fatigue, de rencontres, de fruits bien mûrs. Malgré les détours, nous avons toujours retrouvé notre chemin.

Nous avons un cap, et nous l'avons tenu.

Et c'est, arrivés à la maison, que nous nous perdons. Ici pas besoin de boussole, nous connaissons le chemin. Et pourtant...

A force de faire la route les yeux fermés, nous nous sommes cognés à un mur.

L'aiguille a perdu le nord, et nous en avons perdu la tête.

Pourquoi avoir cru qu'ici serait différent d'ailleurs, que nous pouvions avancer à l'aveugle, sans repères ni balises?

Qu'avions nous dans la tête?

Notre boussole était notre raison, avec elle nous savions le pourquoi, de tout ça.

Avec elle, nous avons puisé en nous pour trouver la patience, la curiosité, le courage, le lâcher-prise et l'émerveillement. Nous avons appris à regarder le monde en couleur, à nous y trouver une place, à l'aimer tel qu'il est.

Sans elle nous naviguons dans la folie ; nous avançons dans un labyrinthe, et nous nous y perdons.

A qui la faute?

Qui sommes-nous pour accuser le gris, la peur, l'argent, les pleurs ?

Est-ce que nous pensions vraiment qu'il suffisait d'effacer ce qui a été, et de recommencer à zéro, comme si de rien n'était ?!

Nous nous affolons comme des girouettes, nous ne savons plus vers où nous élancer.



Photos et textes sur le site : <http://echantillonsdailleurs.fr/>